

---

Pour ma prédication de ce matin et en l'absence de prêtre pour l'échange de chaire (ils ne sont pas assez nombreux dans notre Région pour desservir tous les lieux), je souhaite vous donner un écho des Journées Théologiques.

Il s'agit des rencontres qui ont lieu chaque année au début du mois de janvier.

Elles sont organisées par la Compagnie des pasteurs et des diacres pour aider le corps pastoral à s'atteler à une question de fond, en la revisitant à travers toutes les sciences de la théologie, en partant des sciences bibliques, en passant par la théologie systématique et en aboutissant à la théologie pratique.

Le thème de cette année a été : « Les voies du salut », un thème on ne peut plus fondamental et au cœur de notre foi chrétienne.

Vous arrive-t-il de vous soucier de votre salut ? Ou de prier pour le salut de quelqu'un d'autre ? Le groupe de prière de la paroisse qui se réunit tous les jeudis matin à la chapelle du centre paroissial, prie-t-il pour le salut des personnes qui lui sont confiées ?

La question est loin d'être simple. Si je considère les personnes qui recommandent quelqu'un à ma prière, c'est que la personne qu'elles me confient ne va pas bien : entendez qu'elle a reçu un diagnostic sévère, qu'elle a été accidentée ou encore qu'elle est hospitalisée. Et alors, je la porte dans ma prière, entre demande de guérison ou simple remise devant Dieu, devant plus grand que mon tourment.

1) Le salut a bien à voir avec une forme de guérison, *c'est mon premier point*.

Pensez au récit de la guérison du paralytique en Marc 2, qui vous a été lu tout à l'heure. Remarquez, et cela est particulièrement vrai pour ce récit, ce lien nous perturbe presque plus qu'il ne nous réjouit (alors que ce n'est pas cela qui a troublé les premiers interlocuteurs de Jésus).

Que Jésus puisse dire à un paralytique « *Tes péchés sont pardonnés* » nous bouscule, parce que cela pourrait laisser entendre qu'il est responsable, entendez coupable, de sa maladie et cela fait évidemment problème mais, curieusement, le fait que, dans cette compréhension de ce récit, nous pourrions être **fautifs/ responsable ? de notre salut** ne choque personne ! Alors que cela pourrait être tout aussi problématique.

~~Je dois vous avouer que~~ Je prie pour les malades que l'on me confie mais je prie aussi pour un certain nombre de personnes, dont mes proches - cela peut aussi être pour quelqu'un que je vois dans la rue ou dans le tram - je les remets simplement à Dieu.

Entre guérison et salut, est-il toujours si simple de distinguer ? Vous le savez- parce que nous vous le rappelons à chaque culte avec onction d'huile - dans l'Épître de Jacques, qui relate la pratique de l'onction d'huile, là où l'on attendrait le mot « guérir » il y a le mot « sauver » (Jacques 5, 15) et là où l'on pense que devrait figurer le mot « sauver » on trouve le mot « guérir » (Jacques 5, 16)

Prier pour la guérison de quelqu'un lorsqu'on est croyant va presque sous le sens et ne pas le faire pourrait sembler très peu empathique, voire faire preuve d'inhumanité. Cela dit, il m'est déjà arrivé, dans mon combat de prière, de me demander dans quel sens je devais orienter ma prière. Il y a quelques années, alors que nous étions beaucoup à prier pour une femme qui avait déclaré une maladie grave, j'avais demandé au collègue qui l'accompagnait : « pour quoi prions-nous ? » Cela avait interpellé le collègue, qui m'a répondu qu'il allait le lui demander. Et la dame n'a pas souhaité que l'on prie pour sa guérison, elle en avait assez, elle a demandé que l'on prie pour qu'elle puisse mourir.

Où en êtes-vous avec la question du salut ?

Si vous avez prié pour la guérison de quelqu'un, si cette personne ne guérit pas, vous cherchez des excuses à Dieu ou vous arrêtez de prier en vous disant que ça ne marche de toute façon pas ? Combien de personnes se demandent si Dieu les entend vraiment ? Et combien s'arrêtent de prier déçues du peu de résultat ? C'est vrai que ce n'est pas très **lucratif. Ce n'est pas rentable, ça ne « paie » pas ?**

En Romains 8, la prière est donnée au croyant pour son combat avec la souffrance. Cette souffrance est celle de la création tout entière. Et l'apôtre prend la peine de préciser qu'elle n'est pas la seule à souffrir ; il ajoute : « nous aussi qui possédons les prémisses de l'Esprit, nous gémissons intérieurement en attendant l'adoption, la délivrance pour notre corps. Car nous avons été sauvés, mais c'est en espérance. Or, voir ce qu'on espère n'est plus espérer : ce que l'on voit comment l'espérer encore. ». Ni la foi ni la prière ne nous épargne donc la souffrance.

La prière est une aide de l'Esprit, lorsqu'on ne sait pas prier, « il intercède en nous en gémissiments inexprimables » La prière nous est donnée pour notre confrontation et notre combat avec nos limites, mais elle ne nous met pas à l'abri de la souffrance.

Dans les années 1960, un pasteur de Genève a lancé un mouvement pour accompagner la souffrance et la maladie, parce que lui-même était concerné, du moins son épouse, et qu'il a connu le désarroi et la solitude face à la maladie. Ce mouvement a tenu avec des hauts et des bas jusqu'à aujourd'hui. C'est le ministère de « Renouveau et guérison dans l'Eglise ». Les aumôneries ont, à un moment donné, contesté à ce mouvement le terme de « guérison », parce que, dans les milieux hospitaliers, ce terme faisait problème ; c'était alors comme si ce terme appartenant à leur Eglise décrédibilisait le ministère des aumôniers. Cette discussion explique sans doute en partie aussi pourquoi ce ministère de Renouveau et guérison est en perte de vitesse. Mais il se bat pour tenir.

Cette question interne à l'Eglise n'est-elle pas le reflet du malaise plus global et fondamental de notre monde d'aujourd'hui face au salut ?

2) Mon deuxième point porte sur le salut, son sens et son évolution, à l'intérieur de l'Eglise.

Le temps où l'on voyait arriver à l'Eglise des parents qui souhaitaient faire baptiser leur enfant « au cas où » s'éloigne. Quant à la pratique qui consistait à demander le baptême sur son lit de mort pour entrer « propre » dans le Royaume, elle remonte à Mathusalem.

Et c'est certainement une bonne chose, car ces pratiques faisaient leur beurre sur la terreur. Mais n'a-t-on pas jeté le bébé avec l'eau du baptême ?

Face aux baptêmes d'enfants maintenus par la Réforme, en affirmant la grâce première et l'accueil inconditionnel de Dieu, pourtant déjà à l'époque pour faire face au terrorisme spirituel, on a vu se lever en protestantisme, les mouvements baptistes qui revendiquaient une compréhension du baptême comme signe de la conversion. A l'extrême, il fallait pouvoir indiquer le jour et l'heure de sa conversion sous peine de ne pas en être. Si on vous chahute avec cette question, vous pouvez toujours répondre, sauf erreur comme Karl Barth, que vous vous êtes converti à Golgotha !

Les uns, les pédobaptistes, semblaient avoir une compréhension trop généreuse et pas assez active de la part de l'humain et les autres risquaient de mettre tout le poids sur l'humain.

Pour éloigner la terreur, on a vu se lever une vague d'indignation, notamment vers la fin du XX<sup>ème</sup> siècle. Au point que, dès qu'on parle de salut en Jésus-Christ, inmanquablement vous avez quelqu'un qui, sans doute à juste titre, vous demande : « et alors les autres ? ». Parce que, si, bien évidemment, il y a les autres au loin - entendez les autres religions - tous nous avons « des autres » dans nos familles, et parfois à commencer par nos propres enfants. Ils ne sont pas loin, mais on ne sait plus très bien ce qu'ils croient, ils ne viennent pas au culte et on n'en parle pas le dimanche à table ; on craint que ce soit un sujet qui fâche : c'est tellement difficile d'en parler !

Il y a ceux qui n'ont pas entendu ou qui, potentiellement, n'ont pas compris ou ont refusé la manière dont le salut leur a été annoncé. Et alors que deviennent-ils ?

Et que deviennent ceux qui n'ont pas su le leur annoncer de manière accessible, au point de leur arracher une conversion ?

On a inventé le terme de « apocatastase » pour dire que tout le monde est sauvé. Mais alors ne s'agit-il pas d'une banalisation du salut ?

Lorsqu'on souligne la dimension de don du salut, n'y a-t-il pas, quand même, à un moment donné, la nécessité tout au moins d'un acquiescement, d'une part de responsabilité de l'humain vis-à-vis de Dieu, du prochain et du monde ?

Christophe Chalamet, professeur de théologie systématique, est celui des conférenciers qui m'a le plus fait cheminer et je lui dois beaucoup pour cette prédication.

Il nous a rendus attentifs au fait que la question de la distinction entre ceux qui seraient sauvés et ceux qui ne le seraient pas, se trouve bien dans l'Évangile ; quelqu'un interpelle en effet Jésus et lui dit : « Seigneur, n'y aura-t-il que peu de gens qui seront sauvés ? » (Luc 13, 23). Mais ce qui frappe c'est que le problème s'est posé pour un disciple et qu'il ne s'est pas trouvé dans la bouche de Jésus. Et celui-ci répond « *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite* ».

Le problème, tant chez ceux qui voudraient dater la conversion, que chez ceux qui se posent la question du salut des autres, c'est qu'ils voudraient pouvoir gérer cette

question de manière ultime comme si nous avions un quelconque pouvoir, de type définitif.

En réponse à cette propension, je vous rappelle cette phrase, il est vrai un peu dense, de la Lettre aux Romains qui vous a été lue tout à l'heure : « *Nous avons été sauvés mais c'est en espérance. Or voir ce qu'on espère, n'est plus espérer ; ce que l'on voit, comment l'espérer encore ? Mais espérer ce que nous ne voyons pas c'est l'attendre avec persévérance.* » (Romains 8,24-25)

Il s'agit dans le salut d'un mouvement des ténèbres vers la lumière, de l'enfermement sur soi vers une relation avec les autres et avec Dieu. Et, si vous avez trop le souci de votre salut, cela ne vous aide pas à vous ouvrir aux autres. Cela les participants du groupe du partage biblique du mardi soir l'ont très bien perçu.

Grande est la tentation d'arrêter quelque chose de définitif à propos du salut, alors qu'il s'agit d'un mouvement à reprendre sans cesse et à vivre.

3) Mon troisième point concerne le fait qu'on peut se demander si le salut, tel que je vous en parle depuis un moment, est encore un problème ailleurs qu'à l'Eglise ?

De quoi devrait-on être sauvé ? nous demandait Christophe Chalamet ?

Lorsqu'on aborde ce thème hors de l'Eglise, ne risque-t-on pas de se retrouver en face d'une grande perplexité ou, tout au moins, de recevoir en retour le sourire moqueur ou bienveillant de nos interlocuteurs ?

Pourtant, on parle bien de « sauver » d'un cancer, de « sauver » les meubles ou encore de « sauver la planète ». C'est une interface possible ; mais est-ce bien la même chose ?

Dans notre société occidentale, très axée sur son confort et sur une vie réalisée, les questions sur le salut ont-elles encore un sens ? Même celles concernant le salut du climat n'ont-elles pas une très grande peine à passer ? Pensez à la votation sur la loi sur le CO2 de juin 2021 et au référendum déposé le 19 janvier, il y a trois jours, contre le contre-projet indirect à l'initiative pour les glaciers - les partis référendaires considérant la loi sur laquelle nous devons voter trop coûteuse. On peut par ailleurs se demander si Greta Thunberg et ses acolytes parviennent à faire plus que distraire les participants du WEF...

Aujourd'hui, lorsqu'on n'ose pas parler de « salut », on parle pudiquement de « sens de la vie » mais, là encore, est-ce suffisant ? N'est-ce pas trop vague ?

La question du salut a assurément un sens, aujourd'hui encore. Mais, sans doute, convient-il de clairement la différencier d'un arrière-fond de punition de Dieu.

A ce propos, Chalamet nous a rendus attentifs au fait que, dans le judaïsme, le salut était décliné en lien avec la libération de l'esclavage de l'Egypte or, s'il y a certes eu des égarements du peuple hébreu au temps des Patriarches, le vrai problème, dans le livre de l'Exode et le salut qu'il articule ce n'est pas la méchanceté des Hébreux mais celle du Pharaon !

Cela dit, face aux crises que doit affronter notre monde, nous contenter, en Eglise, de parler de la Grâce et de l'Amour de Dieu ne sera pas suffisant. Cela pourrait même paraître indécent !

Cela pourrait équivaloir à faire ce que l'Eglise romaine a fait au moment du Sida - en continuant d'interdire l'utilisation du préservatif. Indépendamment de la question de savoir si cela est juste ou faux, ce serait comme à l'époque, n'avoir pas la bonne perspective.

Pour qu'un salut puisse être articulé, il y a nécessité de la prise de conscience d'une misère de l'humanité : la souffrance, dont parlait l'apôtre Paul aux Romains, commune à la Création et aux croyants qui ont les prémices de l'Esprit.

S'il y a une révélation à apporter de la part des fils et filles de la lumière (Romains 8, 19), la misère nous est commune ; le croyant n'a aucune supériorité à apporter dans le débat, tout au plus une conscience de la misère de l'humanité plus affûtée et... un lieu pour la déposer. L'apôtre Paul ici propose de décliner la souffrance comme des douleurs de l'enfantement ! (Romains 8, 22). C'est une manière de la comprendre et, lorsque le croyant ne sait plus comment cela continue, il sait qu'il peut compter sur l'aide de l'Esprit, qui intercède à ses côtés.

En cela, la contribution du croyant au débat n'est jamais ancrée en lui pour asservir les autres, ni même les ramener à lui. C'est aussi ce qui le rend responsable de dénoncer toute propension d'autres à ramener le débat à eux, ce que l'on pourrait désigner comme de l'idéologie, qu'elle soit politique, économique et même écologique.

A la manière des amis du paralytiques, qui ne cessent d'inventer, pour que la rencontre avec le Christ se produise, par-delà toutes les attentes qui entourent Jésus d'une foi aspirant à un bénéfice immédiat et qui risquent de finir par fermer l'accès à Jésus, notre rôle en Eglise n'est-il pas de nourrir sans cesse cette approche - avec toute l'inventivité et la fantaisie nécessaires - pour que le Christ, voyant la mesure de foi de tous, les 4 amis et le paralytique, puisse continuer d'être et d'agir avec nous dans notre monde.

Amen